

## L'Apôtre de la Tempérance

LE PERE THEOBALD MATHIEU  
Capucin.

AU Canada, le nom du P. Mathieu n'est pas inconnu. On sait généralement que cet illustre religieux a été le premier apôtre de la tempérance, et qu'en Irlande, en Angleterre, aux Etats-Unis, il l'a prêchée avec un prodigieux succès.

Mais, y en a-t-il beaucoup, chez nous, qui aient lu sa vie ? Quelques pages sur ce glorieux capucin devraient donc intéresser. D'ailleurs, au moment où s'organise la croisade contre l'alcoolisme, il est bon de rappeler qu'au siècle dernier, un religieux irlandais a pu réformer son peuple et terrasser le monstre hideux de l'ivrognerie.

Théobald Mathieu naquit en 1730. Il était fils de James Mathieu, de Thomastown, et d'Ann Whyte, femme d'une beauté éclatante et d'une profonde piété. Son père était de noble race. Orphelin dès l'enfance, il avait été adopté par George Mathieu, comte de Landaff, qui l'avait fait gérant de ses vastes domaines.

James Mathieu habitait l'antique manoir de Thomastown à quelques lieues de Cashel, dans l'un des plus beaux sites du Val d'or. Il eut douze enfants, tous beaux et forts. Théobald était le quatrième, mais à ce foyer heureux, il fut toujours le préféré. Jamais enfant plus aimable, plus aimant, ne fit les délices d'une mère. Dès les premières années, on put juger qu'il avait un admirable cœur. La compassion semblait née avec lui, et on le voyait abandonner tous les jeux pour courir aux pauvres qui affluaient à la maison paternelle.

Il fit ses études à Kilkenny, éloigné d'une quarantaine de milles de la résidence des parents. A ses premières vacances de Pâques, sans en rien dire à personne, il fit à pied le trajet pour embrasser sa mère. Son cri de joie quand il se jeta dans ses

bras lui enleva toute sa fatigue, et, cinquante ans plus tard, l'apôtre s'attendrissait encore à ce cher souvenir.

Alors, l'Eglise d'Irlande se relevait à peine de la persécution. Les cruelles lois dictées par la haine protestante obligeaient encore les évêques catholiques à une extrême prudence. Aussi, ils étaient loin de favoriser les ordres réguliers. Des religieux s'étaient pourtant établis dans quelques diocèses. Il y avait à Kilkenny deux capucins missionnaires et apôtres du peuple.

Le jeune étudiant les rencontrait parfois. A peine tolérés, ils vivaient de privations, et personnifiaient l'indigence. Mais Théobald Mathieu, dont la parole allait retentir d'un bout du monde à l'autre, fut attiré par leur dévouement obscur. L'absolue, la noire pauvreté ne le fit point reculer.

Il voulut être capucin et fit son noviciat à Dublin, où il reçut les ordres sacrés, à l'âge de vingt-trois ans.

C'est à Kilkenny qu'il exerça d'abord le saint ministère. Mais ses rêves d'obscurité furent bien déçus. Il était trop magnifiquement doué pour n'être point admiré, et la bure franciscaine ne devait pas le préserver de la gloire.

Envoyé à Cork, comme à Kilkenny, il y trouva ses frères dans le dénuement le plus extrême. Une abjecte misère, entre des établis et des dépôts de sel, servait de couvent. La chapelle était horriblement pauvre.

Mais on y vit bientôt accourir non seulement des catholiques, mais des protestants de haut rang. Car le P. Mathieu possédait au souverain degré le don enchanteur de l'éloquence, et tout en lui rehaussait ce don.

Encore dans la première fleur de la jeunesse, il avait cette pure, cette

rayonnante beauté que l'on attribue aux anges, et une magie enlçante, un magnétisme céleste.

Les protestants le subissaient comme les catholiques. Un membre distingué de l'église anglicaine écrivait en 1826 :

"Nous-mêmes, nous sommes allés plus d'une fois entendre ce prédicateur, et toujours avec la ferme résolution de ne pas permettre à notre jugement de se laisser influencer par le charme de sa personne. Pour plus de sûreté, nous nous étions même, à l'avance, armé d'un esprit de critique poussé jusqu'à l'âpreté ; et cependant quelques minutes s'étaient à peine écoulées que tout notre appareil de résistance fondait, se liquéfiait sous l'impression de cette parole.

"Nous défions le critique le plus exercé d'être à l'abri de l'émotion quand le P. Mathieu parlera."

Et le ministre anglicain terminait en rendant un solennel hommage à son caractère, "à sa pureté sans tache, à son dévouement sans bornes et sans limites."

Il n'y avait pas l'ombre d'une exagération dans ces éloges. Comme disait l'un de ses supérieurs, la vie du P. Mathieu était son plus éloquent sermon.

L'ardeur de son zèle ne dégénérait jamais en rudesse ; le vice l'affligeait profondément, mais ne le rebutait point. Il pleurait avec les pécheurs, et jamais voix plus douce ne consolait les affligés. Riches et pauvres mettaient en lui leurs confiance, mais, chose rare, même chez les sages, sa prédilection était pour les pauvres qui portent constamment la croix du Sauveur. Aussi, son confessionnal était assiégé par des pénitents aux vêtements sordides et souvent mouillés qui infectaient l'atmosphère. En tout temps, par les chaleurs les plus suffocantes comme par les froids les plus rigoureux, de cinq heures à huit heures du matin, le P. Mathieu ne quittait pas le saint tribunal. Il y revenait dans la matinée, et parfois y restait jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Un jour qu'à onze heures du soir il sortait du confessionnal, fatigué et